

olivier rabut
**jésus sans
uniforme**

voies ouvertes

gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.
© Éditions Gallimard, 1973.*

L'exigence initiale

Une nouvelle fois j'essaie de lire l'évangile avec des yeux neufs. Si je ne vois pas ce que j'attendais, faut-il s'étonner? En fait j'ai été surpris : ne retrouvant guère les leçons apprises. Combien pourtant n'ai-je pas été attentif à mes savants professeurs...

Donc, toutes études préalables bien enregistrées mais tenues à distance, il s'agit d'être réceptif. Comme devant une grande œuvre d'art être absolument ouvert à ce qui se propose; se laisser prendre par la tonalité imprévue, n'opposer ni répulsion de l'affectivité, ni paresse, ni jugement tout fait. Pas d'enthousiasme facile non plus, l'esprit lucide, devenu sensible.

Alors, après longue lecture silencieuse, il faut reconnaître que, pour une grande part, l'évangile nous échappe. Si une idée axiale émerge peu à peu — moins qu'une idée, une poussée mentale — nous l'avons toujours chargée d'interprétations subjectives; l'Église l'a lue à sa manière; déjà l'évangile lui-même

traduit sa vision principale en idées bizarres, aujourd'hui suspectes. Les évangélistes ont-ils bien compris l'essentiel de ce qu'ils avaient à dire? Et nous, pouvons-nous apercevoir ce qui est le plus solide, ce qui donne force à l'ensemble? Il se pourrait qu'une traînée de lumière ou une traînée de poudre soit enfouie sous un amas de thèses maladroitement. Le meilleur n'est pas dit, le plus intéressant est sous-jacent aux phrases.

Je prendrai une position non pas certes d'hésitation mais d'incertitude — sauf sans doute pour ce qui compte le plus : j'essaierai de montrer comment un noyau à peu près indicible, un nœud presque insaisissable se laisse deviner sous le donné apparent. Le point capital est là; qu'importe alors si le reste est moins sûr?

Le texte des évangiles est souple, parfois obscur, apte à suggérer mais en divers sens. Malgré tous les indices, la physionomie de Jésus reste incertaine : quelle sorte d'homme, quelle expression sur son visage, quelles intentions? L'imaginer d'après la préférence personnelle ou les idées d'un milieu, c'est plaisanter. Serions-nous condamnés à voir en Jésus ce que notre cœur désire? Presque toujours nous fabriquons un personnage.

Mais de l'évangile tel qu'il est une impression tenace émerge : *le conventionnel est démonétisé*, rien n'est grandi d'être officiel. *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes*. Toute l'importance est reportée sur

un *changement d'esprit*, dont les vertueux ont besoin comme les autres, parfois plus. Jésus a peut-être ses défauts (pourquoi refuser la question?) mais à son contact plusieurs sentent qu'un voile d'apparences va se disloquer. Quelque chose sera montré à nu, sans romantisme et sans atténuation. Pour le lecteur d'aujourd'hui l'évangile fait encore surgir le désir immense de voir le vrai; le style même, notamment chez Luc, annonce le fait décisif; comme à ceux du 1^{er} siècle il nous est dit : Un changement t'est proposé, tu ne seras plus acclimaté aux irisations de surface.

L'avertissement est encore confus, d'emblée on le sent capital. On dresse l'oreille, sachant que tout n'est pas dit, bien qu'avec cette idée première tout soit déjà amorcé.

Le creuset

On écoute Jésus comme on perçoit de la musique, pris par la résonance de paroles très simples : Un homme avait deux fils... Une femme avait perdu une drachme... Les mots portent loin, ils se prolongent, ils travaillent, l'extrémité en est indéfinie. Puis la poésie devient percée, trou béant ouvert en moi. Ce n'est plus seulement l'harmonie secrète, la vibration légère. Un soupçon qui sommeillait en nous est

éveillé pour de bon : nous pourrions tous être installés dans l'erreur ou l'imposture. Tu vois la paille dans l'œil de ton voisin, tu ne vois pas la poutre dans ton œil. C'est au centre que tu es faussé, tu ne peux t'en apercevoir.

J'éprouve ce sentiment étrange : quelque chose d'essentiel m'est signalé, mais je n'arrive pas à voir quoi au juste. Un ébranlement m'est fourni, un choc discret, beaucoup plus en profondeur qu'une émotion. Un renouvellement de moi-même m'est suggéré, mais lequel? Jamais refonte aussi radicale n'est apparue possible. Un *non* plus fort que la révolte : non au mensonge public, un mensonge vécu par tous et dont sans le savoir je me suis fait complice. Un instant la voie de sortie apparaît : communier à une harmonie d'espèce mal connue, peu extérieure, peu spectaculaire. Mais à peine entrevu le message me fuit, que s'est-il passé, qu'ai-je compris?

L'exigence de Jésus est sans limite; jamais pourtant il ne décourage une bonne volonté. Ce qu'il pardonne aux apôtres est un peu effarant. Zachée, qui a pratiqué l'injustice, est pardonné et célébré parce qu'il veut vraiment changer de voie. *Les publicains et les prostituées vous précèdent...*, à condition de consentir à un acte de retournement, mais souvent ils y sont mieux disposés que les calculateurs de vertu.

Tous seront jugés aux actes. Les précédents ne sont rien, ni les critères ni les étiquettes. Ni les bons sentiments.

Ce qui est demandé : la disposition au changement radical, donc une fraîcheur invisible de l'être, une jeunesse du vouloir. Non pour se fuir en un vain caprice, mais pour s'accorder à soi-même et aux choses; à quel degré l'accord est possible, ce sera la révélation inattendue.

Les enfants sont peut-être mieux disposés à comprendre : ils sont donnés en exemple. Le cœur rigidifié est le plus incapable, sauf s'il est en passe de dire : je me suis trompé, je désire l'acte vrai.

La fraude

Le retournement du cœur, pour aller où? Déjà les reproches aux Pharisiens sont très clairs.

A leur égard Jésus est dur. Trop peut-être, car il pouvait condamner le pharisaïsme sans être agressif envers les hommes. Quand il va jusqu'à dénigrer leur zèle¹, il donne le sentiment d'exagérer; on se

1. Matthieu XXIII, 15 : Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui parcourez mers et continents pour gagner un prosélyte et, quand vous l'avez gagné, vous le rendez digne de la géhenne deux fois plus que vous.

demande s'il ne retient pas des Esséniens une haine d'école envers les Pharisiens adversaires et rivaux. Petit point d'interrogation qu'il faut négliger, après l'avoir noté au passage. L'important est de sentir ce que Jésus veut et ne veut pas.

Leur vertu est nominale, non vécue. Se proclamant au service de Dieu, ils ne veulent pas trop risquer; d'instinct ils se protègent contre une exigence qui s'incarnerait : ils la disent absolue, ils ne la veulent pas existentielle. Dès lors elle se dégrade, jusqu'à la manie et au ridicule.

Bien des fois Jésus avertit ses disciples : attendez-vous à une dépense totale. Vous n'aurez pas où reposer votre tête. Quand un homme veut construire une tour, il doit en prendre les moyens. Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et me suive.

L'orgueil pharisaïque est un crime de non-réceptivité. Ils simulent — et ils ne savent pas qu'ils simulent. L'apparence est celle de l'acceptation entière, ils obéissent à la Loi, toutes les formes sont sauvegardées. Mais c'est l'*exigence non formulée* qui n'est pas satisfaite, et qui d'ailleurs n'est pas vue. La cécité spirituelle est la sanction du geste avare. Ils s'économisent, ils évitent de se risquer, n'ayant pas assez de lucidité et de courage pour savoir que l'exigence vraie est au-delà de toutes les formules, que toujours on la manquera si on se limite aux règlements.

Où conduit l'attitude pharisaïque, on n'y songerait

pas si ce n'était mis noir sur blanc dans l'évangile : au blasphème contre l'Esprit. Jésus ayant guéri un aveugle et muet (ce qui est interprété comme délivrance d'une possession démoniaque), les Pharisiens disent : celui-là n'expulse les démons que par Bézélzéboul, prince des démons. Voilà ce que Jésus appelle péché contre l'Esprit : *C'est nommer satanique ce qui est divin*. C'est dénigrer ce qui vaut et injurier l'Esprit de Dieu. Loin de se laisser transformer, on condamne. L'acte de fermeture ne peut guère être poussé plus loin.

Adhésion sans aveuglement

Tous nous avons vécu dans le mensonge? C'est au moins plausible. Mais je me méfie des abjurations, nuits du 4 Août, conversions et accablements de soi-même. Surtout je me méfie des sentiments de culpabilité : quitte à réexaminer par la suite l'idée de péché, qui n'a peut-être avec les sentiments de culpabilité aucun rapport. Dans la refonte, je ne verrai donc rien, même si elle est dure, qui ressemble à une punition, mais la sortie de prison, la bonne nouvelle.

Et tant pis si l'évangile est imprégné d'idées culpabilisantes; elles pourraient bien appartenir aux mentalités révisables. Car d'emblée on flaire du bon et du moins bon.

Grâce à l'évangile un mouvement naît en moi, qui certes me juge moi-même, mais qui peut au besoin juger l'évangile. Aucune autorité absolue ne doit au départ être conférée soit à Jésus, soit aux textes du Nouveau Testament : ce serait un postulat trop contestable. Mais un accord de fond s'établit entre une impulsion issue de l'Écriture et *mon* exigence encore inconnue : une nécessité intérieure qui est mienne et supérieure à mes choix. Situation obscure peut-être et qui demandera longue réflexion : j'accepte d'entrer dans un processus d'autorenouvellement qui n'est pas de mon cru, mais il ne s'impose à moi que s'il garde mon accord; et si à un endroit je ne peux plus le suivre, je n'aurai pas le droit de transiger.

D'abord dénonçons le péril d'idéaliser Jésus. Nous le connaissons mal, les textes nous renseignent peu. Nous le recomposons. Nous supposons une voix, un regard, un climat humain. De même on se représente le groupe itinérant, les apôtres, les disciples d'occasion : et si la couleur du groupe n'était pas ce que l'on croit?

Une notation au moins met en alerte : le soir du jeudi saint, les apôtres cherchent des armes, trouvent deux épées; or Jésus, consulté, ne leur dit pas « laissez cela »; il dit que deux épées suffisent. Voit-on

On écoute Jésus comme on perçoit de la musique,
pris par la résonance de paroles très simples : Un
homme avait deux fils... Une femme avait perdu
une drachme... Les mots portent loin ❀ Ils se
prolongent ❀ Puis la poésie devient percée,
trou béant ouvert en moi ❀ Olivier Rabut ❀